

Au pied de l'être

José Acquelin

Number 803, July–August 2019

Invitation à la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

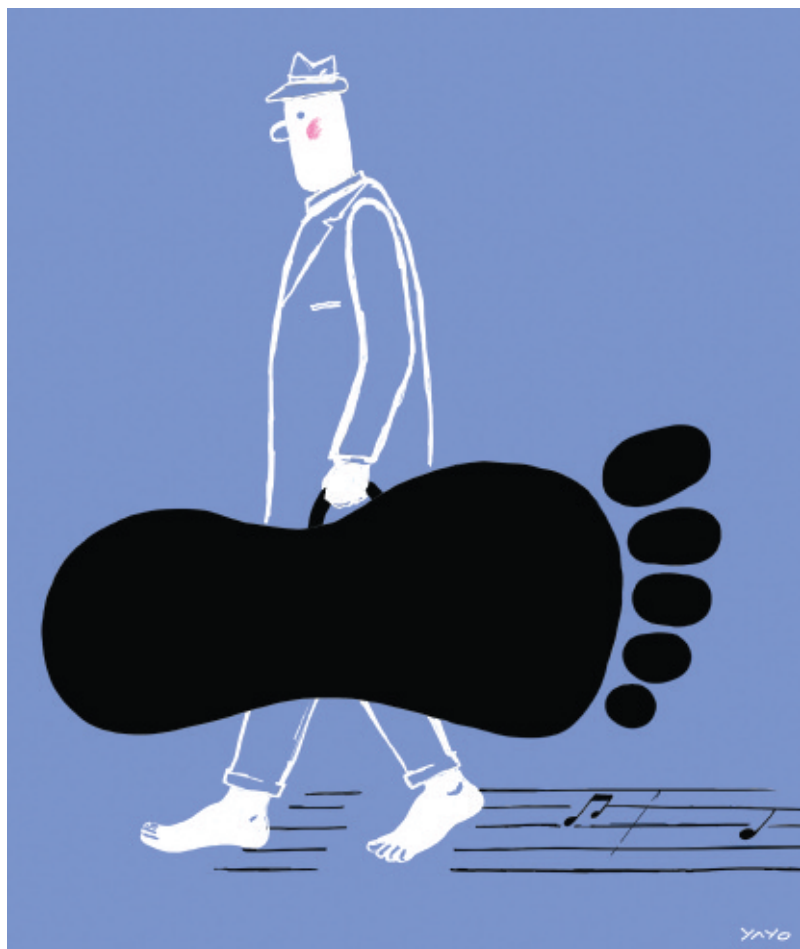
Cite this article

Acquelin, J. (2019). Au pied de l'être. *Relations*, (803), 18–19.

dont elle ne souhaite guère se servir. Pour les transhumanistes, le corps même est obsolète, il n'est pas à la hauteur des technologies contemporaines, et leur aspiration est de s'en débarrasser pour ajouter un autre palier à l'évolution, fait de la virtualité ou de la fusion humain-machine. Comme le corps, la bipédie est à leurs yeux une faute des origines, le rappel d'une humanité trop corporelle; elle est pour eux un anachronisme. On connaît ce dessin humoristique qui montre la lente verticalisation des primates jusqu'à l'*Homo sapiens* puis, en un temps infiniment plus rapide, l'«évolution» jusqu'à l'*Homo silicium* d'aujourd'hui, assis derrière son écran, sa bipédie étant devenue facultative¹. Heureusement, les marcheurs qui arpentent le globe avec bonheur maintiennent le lien avec l'espèce et font un pied de nez à ce puritanisme ambiant né d'une nouvelle religion basée sur la technologie.

À l'école de la marche

La marche sous de multiples formes (flânerie, randonnée, vagabondage, pèlerinage, etc.) est en effet immersion dans le monde. Elle renoue avec l'élémentaire de la condition humaine, un monde livré aux seules ressources du corps, du souffle, des muscles, avec une temporalité qui demeure sous l'égide de celui ou de celle que rien ne presse. Le marcheur ne se déplace pas alors d'un lieu à l'autre, il chemine à sa guise, il décide de son rythme de progression, rien ne l'empêche en principe de s'arrêter un moment pour admirer un paysage,



AU PIED DE L'ÊTRE

José Acquelin

L'auteur est poète

« Qui sait ?
Qui sait vraiment
si la tortue n'est pas une pierre
qui, à force de rêve,
est parvenue à avancer ? »

GUY MARCHAMPS

Je suis quelqu'un qui n'avance pas vite, je pense très lentement. C'est pour ça que j'aime marcher pour réfléchir plus naturellement.

Pendant que je traverse lieux variés et espaces divers, à la campagne comme en ville, je suis aussi traversé par les gens croisés, certains animaux étonnés de me voir dans leur milieu de vie, quelques oiseaux entraperçus ou entendus. Parfois la lumière ambiante m'immobilise, la respiration ralentit, je touche le tronc d'un arbre, un vent m'interroge et lessive les miasmes intérieurs. Je ne tournoie plus dans mon crâne. Écoutes ouvertes, je lâche le lest plombant, je reviens à la surface du monde et même un peu au-dessus. Les yeux s'ouvrent, autrement, afin d'entrer dans l'œil plus ouvert du ciel.

Le pendule des jambes avançant m'initie à d'autres dimensions des temps en cours. Parmi tous les êtres perdurant ou pas, ma durée est interpellée: je suis entre l'inconnu qui m'a précédé et l'inconnaissable qui se passera bientôt de moi. Chaque vie est immanquablement constituée de post-natal qui se frotte à du pré-mortel. Une parenthèse biologique d'entre les crochets de l'histoire, souvent détournée, de l'humanité. Une inclusion qui souvent souffre de se sentir enclose.

Dès lors les poumons, ces ailes encagées entre les côtes astreignantes de l'île mobile du corps, appellent le large (ou le voyage) et le haut (ou l'aspiration d'un être encore debout). Notre condition assignée à un horizon limité postule une élévation vers un *verticon* – un *zoom-out* nous dédouanant d'une planète aplatie par les asphaltteurs matamores, profiteurs creux d'une énergie fossile.

Les va-nu-ailes, eux, volent sans zèle vers ce qui les élève à être les seuls maîtres de l'air de rien. Certes nous ne sommes pas des oiseaux, mais l'on peut s'envoler avec d'autres ailes. Celles de notre conscience, de notre âme et celles d'un esprit qui n'est pas seulement le nôtre. Il ne s'agit pas de fuir, de désert, mais d'être au lieu d'être avalé par la possession, de soi et des autres, ou par le repliement inquiet sur nos avoirs.

Dans cet univers, que nous percevons maintes fois comme fumeux, je continue de marcher, de m'archer vers ce qui me dépasse. Je deviens l'archer de la flèche de mon corps. Je marche vers une rencontre improbable, une amitié complice, un amour partageur de solitudes, un art de vivre sans envie

plonger dans l'eau fraîche d'une rivière ou d'un lac ou faire la sieste au milieu d'un champ.

La marche apparaît ainsi comme une forme élémentaire de résistance, de retrouvailles avec le monde. Certes, elle s'inscrit dans un espace imprégné de social et de culturel, mais elle est surtout tellurique. Des jeunes incités à marcher découvrent la nuit ou la tombée du jour avec stupeur quand nul éclairage urbain ne vient la détruire; ils découvrent les étoiles qu'ils n'avaient jamais vues, ils entendent un silence qui les effraie mais les bouleverse en même temps. Ils voient un horizon que ne bloquent plus les immeubles. Ils apprennent que l'on peut se taire ensemble sans que la conversation soit rompue. Émerveillement de sentir l'odeur des pins chauffés par le soleil, de voir un ruisseau couler à travers champ, une étendue d'eau limpide au milieu de la forêt, un renard traverser nonchalamment le sentier. Les lieux, à travers la marche, possèdent parfois un don de guérison ou de rétablissement de soi.

La marche est une suspension des contraintes liées à l'identité et des attentes qui les accompagnent; elle détache provisoirement des responsabilités courantes. Elle revient à se mettre en congé de son histoire et à s'abandonner aux sollicitations du chemin. Elle est une forme heureuse de disparition de soi, une manière de reprendre son souffle, de faire une pause au bord de son existence.

La marche est aussi un cheminement à l'intérieur de la pensée, de la mémoire, sans hâte, sans craindre d'être interrompu

par un emploi du temps exigeant ou une sonnerie intempestive. Elle instaure une distance propice avec le monde, une transparence à l'instant, elle plonge dans une forme active de méditation, de contemplation. Elle donne enfin sa pleine mesure à l'intériorité. Détour propice pour rassembler les fragments épars de soi, elle élague les pensées trop lourdes qui empêchent de vivre par leur poids d'inquiétude. Elle est une remise en ordre du chaos intérieur, elle n'élimine pas la source de la tension, mais change le regard sur elle. Laisser derrière soi son habitation pour une marche, même de quelques heures, est précisément une prise de distance, une manière de voir les choses autrement – au sens réel et symbolique.

Marcher, c'est reprendre corps, avoir les pieds sur terre au sens physique et moral du terme, c'est-à-dire entrer de plain-pied dans son existence. Le chemin parcouru rétablit un centre de gravité qui manquait – induisant un sentiment d'être en porte-à-faux avec son histoire – ou bien il le renforce en procurant des moments de plénitude. L'esprit bat la campagne en toute liberté.

Le sentiment d'être à l'écart du monde trouve par ailleurs un remède dans la marche. Celle-ci donne un recul salutaire et pourvoit souvent une solution inattendue que la rumination antérieure empêchait de voir. Au fil des pas s'érodent les tensions, les amertumes. Le souci est toujours une restriction de soi dans un temps circulaire, on tourne en rond dans l'impuissance à trouver une issue. Mais la mise en mouvement du corps

ceux qui m'échappent, un absolu pressenti et libérateur d'un soi-même trop pareil. Vers un soi autre.

Il arrive ainsi qu'en marchant j'aïlle vers un silence inouï. Un silence n'ayant de résonance que chez ceux qui ne peuvent plus mordre le bâillon du bruit d'ensemble. Un silence surgissant de l'orchestre à cordes de ceux dont on n'entend plus les cordes vocales.

Nous avons tant de labyrinthes incrustés en nous, avant d'atteindre notre seuil de sortie du monde, que l'on finit par comprendre ceux qui choisissent la sortie de secours que l'on appelle le suicide. On a juste envie de leur dire, s'ils sont encore là: court-circuite les couloirs anthracites, traverse les fenêtres de silice, décode les algorithmes décideurs, remonte jusqu'aux plantes des pieds, émerveille-toi une seule fois devant la minutie d'un héron, secoue l'inertie de l'obéissance collective et perce la bonde du nuage de ton cerveau, coincé entre le zist et le zest, entre les restes de gestes et les risques du vide. Rien n'est identique, même en forçant une identité.

Il n'y a pas de nuit absolue. La passoire du ciel est percée de tant d'autres yeux que les nôtres.

J'écris en marchant, je marche en écrivant. L'être n'est pas un chiffre. Si ce n'est peut-être, sans prévoir ni prévenir, un escargot nu évadé de sa coquille. Comme l'autre soir où je suis allé me promener dans la tempête.

Devant et en moi, un vent blanc soufflait. Personne n'était sorti. Le temps ne tombait pas: je marchais en lui. Non, c'était le contraire. Ou mieux, les deux simultanément. Fusion sans

confusion, atomisation visible de l'espace. L'eau, à cette température, se pixellisait partout autour. Elle ne cachait pas le décorum, qui s'immaculait sans metteur en peine. Le panorama, en pointillés holographiés, lavait la poussière usitée, la pulvérisait, la stellarisait minusculement. Tout se floutait en une confiance innée. Si tant est que je me disais: enfin une trêve hors de la vie défiée. Ou l'évidence naturellement reçue n'ayant cure d'aucune lubie de post-vérité. Ou simplement un rêve sorti de son lit, qui écrit sa place en l'air.

En rentrant, je rajoutai un sixième doigt à ma main pour la laisser faire des traces sur la blancheur d'une feuille:

Le corps est un réceptacle, le cœur est un mobile, l'âme est une antenne, l'esprit est un émetteur. L'être tente de synchroniser cet appareillage. Quant au non-être, il a tort d'avoir raison ou raison d'avoir tort – ce qui (lui) est égal, avec ou sans temps.

Et me revient au milieu de la mémoire, tel un boomerang métaphysique, ce poème écrit il y a plus de trente ans:

je dis que je suis le piéton immobile
qui laisse la terre tourner sous ses pieds
pour savoir que je n'ai pas à avancer
afin de voir comment tout marche
sans moi'

* Poème éponyme du recueil *Le piéton immobile* (Hexagone, 1990)